

Itinéraire d'une petite souris

Septembre fraîchissait la jetée du petit port que les derniers touristes quittaient, le jour où Fanny rencontra Bertrand... Qu'on ne s'attende surtout pas à une idylle poétique avec promenades sur la plage déserte et baisers au goût de sel. Le romantisme n'était pas dans les cordes de Bertrand et Fanny ne se berçait guère d'illusions sentimentales.

Bertrand Goffic avait ses habitudes à la brasserie l'Océan, face à la mer. Il venait le plus souvent avec sa bande, une brochette de quadragénaires bien nourris, le pharmacien, l'attaché de direction, le dentiste... Tous pourvus d'une femme, de quelques enfants, d'une maison confortable, éléments conformes aux souhaits du chef de famille. Lesdits chefs se réservaient pourtant le droit à ces soirées entre copains qui prolongeaient sans risque leur adolescence. Tous y retrouvaient l'illusion de la liberté dont ils gardaient la nostalgie. Tous, sauf Bertrand. Il était le seul à être resté célibataire et s'en disait fier. Il se flattait d'ignorer les ruses et les compromis qui compliquaient tant la vie de ses amis. Quant à ses finances, elles lui permettaient de se passer la plupart de ses fantaisies. Son entreprise de maçonnerie avait pris de l'envergure grâce à son dynamisme et son ambition : il n'en était plus à manier la truelle avec deux compagnons, comme l'avait fait son père sa vie durant. Gestionnaire avisé et dur en affaires, il laissait à ses vingt-neuf ouvriers la boue des chantiers. Il gardait pourtant l'aspect d'un travailleur de force, hâlé, costaud, la chemise largement ouverte sur un poitrail velu. La chasse systématique aux éléments féminins qui passaient à sa portée, ses « petites souris », comme il les appelait plaisamment, constituait son passe-temps favori. Il glosait sur ses succès, avec de grandes claques sur l'épaule du pharmacien qui pas plus que les autres n'osait les mettre en doute. Son assurance était si entière, sa faconde si colorée, les détails de ses récits tellement croustillants ! Son grand rire résonnait dans le restaurant et les serveuses, tenues à la patience, attendaient d'être à l'abri de l'arrière-salle pour se moquer de ses mines conquérantes.

La petite nouvelle, prise à l'essai et houspillée par le patron qui la traitait d'empotée, l'intéressait. Quand elle s'était approchée de la table où il pérorait, elle avait attendu en silence qu'il s'interrompe pour prendre la commande. Il l'avait évaluée des pieds à la tête, ce qu'elle avait supporté sans broncher. Tourné vers les autres convives, il avait émis un sifflement flatteur et lâché un commentaire délicat :

— Vous avez vu la petite souris ? C'est du tout neuf, ça. Ça a besoin qu'on s'en occupe !

À vingt ans, Fanny Michelot traînait derrière son apparence délicate de poupée le souvenir d'une enfance sans joie et d'une adolescence hasardeuse. Coincée entre un père violent et trois frères clamant leur virilité, elle avait compris très tôt qu'elle avait tout intérêt à se taire puisque personne ne s'intéressait à ce qu'elle pourrait dire, sinon pour la rabrouer. Les garçons la toléraient, à condition qu'elle ne soit pas gênante : elle avait donc appris à se faire oublier. Elle limait les aspérités de la vie en restant lisse et muette, attendant que les ennuis glissent. Ses rencontres d'adolescente ne l'avaient rendue ni confiante ni optimiste. Alors les rires tonitruants et les plaisanteries pesantes du gros quadragénaire.... Pendant qu'il pérorait, elle se disait que lui, au moins, lui paierait sa place au cinéma et l'emmènerait dans des hôtels mieux chauffés que le meublé qu'elle partageait avec une copine geignarde et volubile.

Elle avait patiemment subi ses avances pataudes et lui avait donné le plaisir de vaincre une résistance mesurée. Ni l'un ni l'autre ne s'exagérait l'importance de cette aventure mais la petite serveuse commençait à se dire qu'elle n'était peut-être pas si mal tombée. De plus en plus, Bertrand mettait une certaine insistance à réclamer sa présence et poussait la prévenance jusqu'à lui faire des cadeaux dont le prix allait croissant. Elle avait été ravie du dernier, un téléphone portable avec lequel elle ne se lassait pas de photographier tout et n'importe quoi. Même si son gros amoureux n'avait rien d'un prince charmant, elle aurait été déraisonnable en refusant de lui accorder les deux nuits par semaine qu'il réclamait. Pour la suite, eh bien, elle la laissait venir !

Ce soir de novembre, Bertrand est de bonne humeur. Il a décroché dans des conditions inespérées un contrat juteux avec un promoteur. « Ça s'arrose, s'est-il exclamé, et après, on va chez moi. Je te ferai visiter ma maison et tu me diras si tu en as déjà vu une pareille. »

L'affaire mirobolante a été arrosée généreusement. Bertrand est cramoisé, il rit de plus en plus fort et quand il quitte le restaurant en attrapant Fanny par la taille, les serveurs se demandent si ce n'est pas surtout pour garder l'équilibre. Elle paraît beaucoup moins atteinte mais ne semble pas s'offusquer de l'état de son compagnon. Appuyé sur elle, hoquetant, il s'enfoune dans sa Mercedes cossue et démarre avant même que Fanny ait eu le temps de boucler sa ceinture.

La route sinueuse est glissante sous la pluie fine qui pourrit les feuilles tombées. Les phares déchirent les volutes de brouillard et les silhouettes des arbres jouent les fantômes. Fanny ose une protestation timide :

— Tu vas vite, tout de même... Tu as bu pas mal...

— Je tiens l'alcool, moi, ma cocotte ! Dors, que tu sois en forme en arrivant !

Fanny ne dit plus rien, même si l'allure folle de la Mercedes lui donne mal au cœur. Le mieux, c'est de se taire et d'attendre que ça se passe. Elle essaie de fermer les yeux, de se décontracter. Il n'y en a pas pour très longtemps, à cette allure, et la grosse voiture tient la route. Peut-être Fanny n'a-t-elle pas aperçu plus que le conducteur ce point rouge presque imperceptible qui zigzague dans le virage. Mais l'embardée brutale, le choc, le crissement des pneus, la soudaine et fulgurante accélération, tout cela, elle l'a bien remarqué. Dans ces cas-là, on doit ralentir, s'arrêter, aller voir... Elle a la gorge sèche, soudain, et plus du tout sommeil. Elle questionne, à mi-voix pour ne pas énerver l'homme qui paraît conduire dans un état second :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il répond, trop fort, comme exaspéré :

— Rien du tout ! J'ai évité un chien qui traversait.

— Tu ne l'as pas touché ?

— Mais non, c'est juste que j'ai donné un coup de volant. J'ai des réflexes, moi. Ces imbéciles qui laissent leurs chiens traîner, ou qui les abandonnent, tiens, ça arrive... Et puis tais-toi, tu m'empêches de me concentrer. Tu dormais, tout à l'heure ? Eh ben, continue !

Elle n'insiste pas, serre l'une contre l'autre ses mains crispées sur ses genoux pour qu'il ne la voie pas trembler. Il marmonne pour lui-même des commentaires rageurs sur ces sales bêtes qui viennent se jeter sur les voitures, sur ces routes cabossées, sur ce foutu temps de chien... S'il n'était aussi accaparé par ses justifications pâteuses, peut-être s'étonnerait-il qu'elle n'insiste pas pour qu'il s'arrête... Elle a refermé les yeux, s'oblige à se détendre, y parvient. S'il la regardait, il s'étonnerait peut-être qu'elle paraisse réfléchir au lieu d'être affolée ; il remarquerait cet imperceptible frémissement des lèvres qui ressemble presque à un sourire. Mais il n'en est pas à guetter une expression ambiguë de cette gamine. Même si elle avait compris ce qui s'est passé, ça n'aurait aucune importance. Et elle n'a rien pu comprendre, puisqu'elle dormait.

Dans la maison cossue, elle paraît bien réveillée, s'extasie avec des « Ça alors ! » ébahis sur la taille de la cheminée, sur les raffinements de la cuisine, acier et marbre noir. Lui a passé sa tête sous un jet d'eau froide, frotté vigoureusement ses cheveux dans une

serviette épaisse qu'il abandonne sur un fauteuil du salon. Revenu près d'elle, il avale coup sur coup deux grands verres d'eau. Elle parle un rien trop fort, pouffe sans retenue :

— Moi aussi, j'ai soif ! Je crois que j'ai trop bu...

— Ça, c'est vrai ! T'es drôlement partie et c'est très bien ! Ça va te décoincer, s'exclame-t-il avec un gros rire, un peu saccadé toutefois. Allez, viens, on file dans ma chambre. Je suis sûr que tu vas préférer mon lit à celui de l'hôtel.

Fanny se laisse entraîner, pousser sur le lit démesuré et manifeste toute la satisfaction requise, bien que la nervosité du maître de maison trahisse un esprit préoccupé par autre chose que les performances qu'il évoque si volontiers. Enfin, épuisé, il s'endort d'un seul coup, alors qu'elle reste les yeux ouverts dans le noir. Elle semble avoir tout à fait retrouvé son calme et réfléchit longuement. Le sommeil de Bertrand est si lourd qu'il ne réagira pas quand elle se lèvera sans bruit, ira chercher son précieux téléphone, trouvera le garage : il serait amusant, utile peut-être, de fixer les traces du non-événement de la randonnée nocturne, ne serait-ce qu'à titre de souvenir intime de sa première nuit chez Bertrand...

Au matin, il la raccompagne dans une fourgonnette de son entreprise, mais Fanny se garde de poser des questions. C'est lui qui croit nécessaire de s'expliquer, précisant qu'il a décelé un problème dans la Mercedes :

— Il y a un trou à l'accélération, rien de grave, sûrement, mais je préfère m'en occuper d'abord.

— Moi, les voitures, je n'y connais rien. Je n'ai même pas mon permis... Je me laisse conduire sans m'occuper de ce qui se passe.

Il la regarde, attend des questions sur l'incident de la nuit. Rien. Fanny a un air si naturel en affirmant son indifférence qu'il s'en trouve apaisé ; il ne s'est rien passé, c'est tout à fait ça. Il part le cœur plus léger, organisant sa journée. Avant le garage, il va passer sur un chantier où son équipe lui paraît lambiner. Un de ces coups de gueule qui sont sa spécialité arrangera tout ça !

L'autoradio va gâcher sa belle humeur et perturber son emploi du temps. Le journaliste annonce qu'un cycliste de quarante-huit ans a été retrouvé agonisant dans un fossé ; d'évidence, il a été renversé pendant la nuit par une voiture dont le conducteur a pris la fuite. Il est mort pendant le trajet vers l'hôpital. La gendarmerie recherche activement le chauffard criminel. Bertrand interrompt net l'envolée indignée autour d'un terme déplaisant : « lâcheté ». Il faut agir, et vite. Tant pis pour le chantier qui traîne ! Il a fixé son choix sur un copain carrossier qui exerce à près de cent kilomètres. Bertrand lui a prêté

plusieurs fois des sommes non négligeables. Même s'il écoute la radio, il se montrera compréhensif. Bertrand lui racontera par exemple, qu'il a prêté sa voiture à une copine : « Tu sais bien, les femmes au volant... Elle a pleurniché et n'a jamais voulu m'avouer ce qui s'était passé. Mais tu me connais, je suis trop bon avec les souris... Et puis celle-là, c'est une affaire, alors... » Il s'y voit déjà. Il expliquera qu'il ne veut pas mêler son assurance à cette histoire parce que la fille n'a plus son permis et conclura, un peu sec : « Bref, tu peux bien me rendre service sans le crier sur les toits. »

Fanny s'étonne poliment quand il revient la chercher le soir au volant d'une minable voiture de prêt :

— Tu n'as plus ta belle voiture ? Tu l'as laissée pour le trou...

— Ça te regarde ? De quoi je me mêle ! Ah les bonnes femmes !

— Je ne vois pas pourquoi tu t'énerves. Ce que j'en dis, c'est juste pour parler.

Et Fanny se tait. Se taire, c'est ce qu'elle fait de mieux. Elle a appris très vite que le silence est l'arme de ceux qui n'en ont aucune. Contre la brutalité, les moqueries, les provocations, se taire, c'est encore le plus efficace. Une fois dans la maison, elle continue. Elle connaît à fond la gestuelle de l'effacement : les épaules s'arrondissent, les yeux se baissent ou regardent ailleurs, les mains s'attaquent à une occupation utile. C'est fou ce qu'on peut trouver comme petits gestes salvateurs : une mèche à remettre en place, une pile de journaux à rassembler, une chaise à repousser sous la table, la fenêtre à fermer. Fanny sait voiler son regard, se réduire à une gentille machine fonctionnelle, petite souris ménagère, uniquement accaparée par les menus gestes du quotidien. Le tout sans bruit, pour ne pas irriter le molosse qui montre les dents. Il finit par renouer le dialogue, d'une voix moins rude :

— C'est trois fois rien, cette panne. Ne t'en fais donc pas !

Il hésite un instant, la regarde, une petite bien gentille, docile, pas beaucoup de cervelle... Il lance un discret ballon-sonde :

— Le chien, tu sais, ce corniaud qui est venu me cogner...

— Eh bien ?

— Il n'a même pas laissé de trace. Ces bagnoles allemandes, c'est du costaud !

Fanny n'ajoute rien. Simplement, elle a très vite levé les yeux sur lui, l'a fixé. Un regard bref, indéchiffrable : un regard qui le juge. Il a senti comme un courant d'air froid. La seconde d'après, elle se baissait pour ramasser une feuille détachée du gigantesque ficus

qui occupe une bonne partie du mur de la salle et, très naturellement, elle a constaté que la plante aurait besoin d'être taillée. Il s'est persuadé qu'il avait trop d'imagination.

Tout de même, par prudence, il se montre plus aimable que d'ordinaire. Il s'inquiète de savoir si elle n'est pas trop fatiguée après cette nuit agitée, l'invite pour un dîner tranquille le lendemain, quand elle aura fini son service. Fanny remercie, glisse d'une voix douce que justement, c'est son anniversaire...

Une fois seul, Bertrand fait le point : elle a du toupet, cette souris. Son anniversaire ! Et puis quoi encore ! Je l'invite, je la sors, et elle me réclame un cadeau en plus... D'un autre côté, elle a sûrement eu peur l'autre nuit. Elle n'a rien dit, mais elle était secouée. Elle dormait, elle n'a rien pu voir, mais ce bruit de ferraille, elle a bien dû l'entendre dans son sommeil... Qu'est-ce qu'elle sait ? Et qu'est-ce qu'elle peut faire ? Demain tout sera effacé, pas de témoin, aucune preuve. Même si elle racontait quelque chose, on ne la croirait pas. Elle avait bu... Moi aussi, d'accord, mais moi, je tiens l'alcool. Ce n'est tout de même pas de ma faute si ce pochard a fait une embardée au moment où je passais. D'ailleurs il n'avait même pas d'éclairage. Le vrai responsable, c'est lui. Moi, je n'y pouvais rien. À quoi ça servirait que j'aie raconté ça à la police ? Pour avoir des ennuis ? Merci, ça va. Il est mort, de toute façon, alors, me créer des embêtements, c'est pas ça qui le ressusciterait.

Le monologue intérieur ronronne dans la tête de Bertrand toute la journée : ses employés en font les frais. Quand les cris de colère sont nourris, le ronron se fait plus discret. Même le bijoutier chez qui il fait l'acquisition d'un collier d'ambre dont la taille et le prix lui paraissent convenables subit sa mauvaise humeur.

Pourtant, en face de Fanny qui s'émerveille du somptueux plateau de fruits de mer, il se montre aimable, joue les grands seigneurs en commandant du champagne pour la circonstance. Après tout, il faut lui faire oublier ce que lui tient tant à occulter. Elle ne se souvient de rien, c'est vrai, mais au cas où elle aurait un petit doute, cette soirée exceptionnelle lui changera les idées. Quand il lui tend le paquet enrubanné, il se dit que le standing du cadeau n'est peut-être pas à la hauteur et suggère la possibilité d'un échange au cas où le collier ne correspondrait pas à ses goûts. Mais Fanny se déclare enchantée. Justement, elle avait envie de ce qu'il a si bien choisi. « D'ailleurs, ajoute-t-elle avec un sourire timide, j'aime tous les bijoux ! Tu étais sûr de me faire plaisir ». Bertrand se sent soulagé. Pas pour très longtemps.

Le champagne rend Fanny très gaie, presque bavarde. Elle raconte des histoires de filles, l'une particulièrement drôle. « Figure-toi que son copain lui a offert un chien, un gros chien ! Elle se demandait ce qu'elle allait en faire. Heureusement, il s'est fait renverser par

une voiture et elle en a été débarrassée. Il y en a des chiens qui se font écraser... C'était peut-être le même que nous... mais non, je suis bête, nous c'est arrivé avant-hier... Tu m'as encore trop fait boire ! Enfin, je ne sais pas bien, je dormais, je n'ai rien vu, je ne me suis rendu compte de rien... »

Elle rit encore. Elle paraît tout à fait prise dans son histoire et dans ses réflexions confuses. Pourtant, Bertrand se sent à nouveau mal à l'aise ; il préférerait qu'elle évite certains sujets ; il préférerait surtout ne plus rencontrer ce curieux regard, si rapide mais si chargé d'on ne sait quel jugement, ironique et – c'est absurde – méprisant.

Voilà plus de trois mois qu'ils se connaissent, trois mois tout juste depuis... non, pas l'accident, mais la rencontre avec ce chien fantôme surgissant dans le brouillard. Il y a eu, bien sûr, une enquête. La presse locale en a fait ses gros titres, la presse nationale l'a mentionné, l'événement a eu les honneurs des journaux télévisés. Et puis, ça s'est tassé. Les gendarmes ont lancé des appels à témoins, mais sur cette départementale déserte, au cœur de la nuit, la présence d'un témoin était problématique. Personne ne s'est présenté et la pluie avait lavé presque toutes les traces. La victime s'est révélée être un solitaire, aucune veuve éplorée n'est venue crier vengeance. L'autopsie a montré qu'il avait bu : il aurait pu causer un accident, il l'a bien cherché... L'opinion publique aime les faits divers sanglants, surtout si la victime a de quoi émouvoir, mais un pauvre type anonyme, imprudent, sous l'emprise de l'alcool, ça ne mérite pas longtemps l'attention des bonnes âmes.

Aussi, pour ce qui concerne la justice officielle, Bertrand s'est rapidement rasséréiné. Quant à la seule personne dont le témoignage pourrait le menacer, elle n'a rien vu. Il se le répète pour bien s'en convaincre, en essayant de hausser les épaules. Il se raisonne : si elle avait vu quelque chose, qui pourrait l'empêcher de lui en parler, à lui, la tête sur l'oreiller ? Elle est en confiance avec lui et, en plus, elle sait ce qu'elle lui doit. Il lui a fait quitter son emploi et l'a installée chez lui, en fait. Pauvre gosse ! Elle était si contente de prendre des bains prolongés dans la baignoire vaste comme une piscine, de paresser dans le grand lit, de laisser le ménage à cette femme revêche qui s'occupe de tout dans la maison. Fanny est d'ailleurs une compagne pleine d'agréments : calme, douce, souriante, naïve. À tel point qu'il ne pense même plus à aller voir ailleurs. Au sortir d'une journée de travail passée à se

battre avec les comptes, les clients ou les ouvriers, la maison est un havre de tranquillité. Il se trouve tellement fatigué depuis l'automne...

Fanny ne se plaint jamais, ne réclame rien. C'est curieux comme Bertrand sent tout de suite si elle a envie de quelque chose. Par exemple, elle a été charmée par le collier d'ambre, mais comme cette petite fille candide ne peut rien lui cacher, il a très bien compris qu'elle préférerait des bijoux plus... plus raffinés, disons le mot, d'une valeur marchande supérieure. Et il s'est exécuté : pour sa fête, le collier était en or, de jolies mailles serrées, suffisamment lourd pour faire sérieux. Elle était charmante dans les vêtements de Prisunic et déclarait qu'ils lui suffisaient tout à fait, mais elle n'a pas protesté quand il l'a emmenée dans cette petite boutique où jamais elle n'avait dû mettre les pieds. Depuis, elle a renoncé à Prisunic.

Bertrand a toujours gardé la tête froide dès qu'il s'agit de son compte en banque. Quand il totalise ces dépenses et constate qu'il n'a jamais investi autant pour faire plaisir à une « petite souris », il se refuse à prendre les choses au sérieux : « C'est une fantaisie que je me paie, sans plus, et quand j'en aurai assez, je la mettrai dehors ». Cette idée lui procure une curieuse satisfaction et le dispense d'aller plus loin.

Il devrait peut-être mettre de l'ordre dans ses sentiments et dans sa vie. Lui qui se vantait jadis de dormir comme un bébé, le voilà qui se réveille souvent au milieu de la nuit. Fanny dort, le visage paisible, le souffle régulier. Pourquoi faut-il qu'elle conserve, même dans ce sommeil de petite fille, quelque chose comme un imperceptible sourire ironique ? Ses paupières sont closes, mais il se demande si en réalité, elle ne l'observe pas. Est-ce qu'elle dort vraiment ? Qu'est-ce qu'elle cache ? Pourquoi ne parle-t-elle jamais de cette fameuse nuit qui devrait bien lui revenir à l'esprit ?

Fanny bouge, pousse un grognement enfantin, un gros soupir, émet quelques syllabes incohérentes. Est-ce qu'elle n'a pas parlé de chien ? Bertrand s'interdit de la secouer, de lui demander de s'exprimer en toute conscience. Il ne faut pas. Surtout ne pas lui donner l'impression qu'il s'inquiète pour quelque chose. Il ne s'est rien passé. C'est peut-être lui qui aurait le plus besoin de s'en convaincre. Il se retourne d'un coup pour ne plus voir le visage du témoin ; Fanny se soulève, les yeux entrouverts, tout ensommeillée :

— Ça ne va pas ? Je peux t'aider ? Tu veux quelque chose ?

Qu'elle est gentille, cette petite ! Qu'est-ce qui me prend de la guetter comme un flic ?

— Non, ma puce. Je pensais à des trucs du boulot. Ça me tenait éveillé. Dors, toi. T'inquiète pas.

Elle se recouche avec satisfaction, glisse un bras sous son oreiller, se love dans une position confortable, blottie, détendue. Il s'attendrit. Mais avant de se rendormir, elle a ouvert grand les yeux, l'a fixé une seconde avec dans le regard une acuité sarcastique. Ou bien il a cru voir ce regard. Ou bien il l'a imaginé. Ce qui est sûr, c'est qu'il regardera encore le défilement des chiffres du réveil pendant un bon moment.

Et les jours s'écourent. L'accident remonte à l'automne et déjà un printemps nouveau pointe de tous ses bourgeons. Rien ne s'est passé, rien ne se passe. Tout va bien entre eux. Fanny est égale à elle-même et paraît très satisfaite de son sort. Il est vrai qu'elle est tout à fait à l'aise dans la belle maison, qu'elle s'y fait servir avec désinvolture, que Bertrand ne lui refuse rien. Lui a bien changé. Il a sérieusement maigri et ses copains se paient sa tête quand ils le rencontrent : « Tu te surmènes, mon vieux ! C'est plus de ton âge ! » En fait, ils ont de moins en moins l'occasion de le rencontrer. C'est incroyable ce qu'il est devenu casanier depuis que Fanny est entrée dans sa vie. Les autres comprennent mal, il y en a même qui s'inquiètent : « Tu couves quelque chose, tu devrais voir un toubib. Dis à ta Fanny de t'accompagner si tu as peur de la laisser toute seule... »

Ça non, il ne veut pas la laisser seule ! Il n'est pas jaloux, ce n'est pas son genre, mais il pense toujours à ce qu'elle pourrait aller raconter, à la police, pourquoi pas ? – en admettant qu'elle n'ait pas dormi, cette nuit-là, ce qui est, bien sûr, tout à fait invraisemblable. Bertrand se le répète une fois de plus en fouillant dans ses papiers. C'est qu'il n'arrive pas à retrouver cette facture du garagiste. L'autre la lui avait donnée en ricanant : « Dis donc, elle te coûte cher, ta copine ! Paie-lui des cours de conduite, ce sera plus rentable ». Il avait réussi à émettre un rire gras, mais avait filé aussi vite que possible. En rentrant, il avait enfermé la facture dans le troisième tiroir, fermé à clé. En était-il si sûr, après tout ? Il était si soulagé, ce jour-là, d'avoir retrouvé sa belle Allemande intacte. La voir honteusement cabossée avait été une des atteintes les plus insupportables à son ego. Un vélo désarticulé, c'était grotesque, mais l'aile de sa Mercedes enfoncée, et un peu par sa faute, quel crève-cœur ! Alors cette facture qu'il aurait été raisonnable de détruire, l'avait-il

effectivement rangée ? Ne l'avait-il pas plutôt oubliée sur le bureau, ou lancée dans la corbeille ?

Et si Fanny l'avait trouvée ? Si elle s'était posé des questions, elle qui n'en posait jamais ? Si elle la cachait comme pièce à conviction pour étayer son témoignage futur ? Il brûlait d'envie de la cuisiner à ce sujet, mais si elle n'avait rien fait, pourquoi lui donner des idées qu'elle n'avait pas ? S'abaisser à paraître inquiet devant elle, donner un tel sentiment de son importance à une gamine insignifiante qu'il mettrait dehors dès qu'il en aurait assez d'elle ?

Bertrand avait toujours laissé son intellect en repos, considérant l'analyse minutieuse des motivations des autres comme un exercice bon pour les impuissants. Ce ressassement stérile le laissait incrédule, furieux, mais surtout épuisé, mal dans sa peau. Il perdait l'appétit, le goût du changement, des saines virées avec ses copains, des cuites d'où on sort la langue épaisse et la tête vide – ce dernier point réveillant une angoisse qui lui serrait le ventre. Fanny, gentiment apitoyée, lui proposait un bol de tisane sucrée au miel et lui suggérait d'aller vite au lit, elle-même le rejoignant quand l'épisode de la série qui la passionnait serait terminé. Elle s'étendait près de lui avec précaution, de peur d'interrompre ce sommeil ponctué de ronflements sonores auxquels elle s'était accoutumée. Lui se réveillerait en sursaut dans la nuit, et la machine se remettrait à tourner...

Voici qu'un nouvel automne arrive. Un an déjà ! Insensiblement, la situation se fige. Fanny a maintenant toutes ses habitudes dans la maison. Pour un peu, on pourrait dire qu'elle y est chez elle. Elle avait envie de passer son permis : il le lui a payé après s'être fait un peu prier. Ensuite, elle a laissé entendre de sa voix douce que ce serait bien qu'elle ait sa voiture, une petite voiture d'occasion, pour faire les courses. Pour rien au monde elle ne voudrait conduire la Mercedes ! Elle éclate de rire à cette idée, mais poursuit la plaisanterie :

— Imagine que j'écrase un chien, moi aussi, et que ce soit dans le journal !

Bertrand reçoit un énorme coup de poing dans le ventre. Le souffle coupé, écarlate, il ne se contrôle pas. Il la saisit à pleins bras, la secoue violemment en hurlant :

— Pourquoi tu dis ça, sale petite garce ! Qu'est-ce que tu as vu, hein, qu'est-ce que tu sais ?

— Tu me fais mal, gémit-elle d'une voix enfantine. Je ne comprends pas de quoi tu parles ! Je n'ai rien fait...

Il se reprend, épouvanté. C'est malin ! Un an de prudence, à la surveiller, à s'interdire le moindre dérapage et tout gâcher par cet accès de colère et de peur ! Il se donnerait des gifles.

Reste à essayer de réparer. Sans perdre la face, tout de même. Il la lâche, tapote sa joue :

— Excuse-moi. J'ai été tellement embêté pour ce chien. J'aime bien les bêtes, tu sais. Je dis rien, comme ça, mais je suis sensible. Tu comprends ? Les hommes, tu sais, ça parle pas autant que les femmes, mais tout se passe en dedans... Je t'ai fait peur ?

Fanny est d'une compréhension à toute épreuve. Elle respire un grand coup, amorce un petit sourire encore contraint, se laisse aller contre lui.

— C'est moi qui ai été bête. À quoi ça sert de reparler de cette histoire alors que je n'y pense jamais ? Je ne sais pas ce qui m'a pris...

Bertrand sent ses muscles se détendre et l'air revenir dans sa poitrine. Ça mérite bien une récompense, cette contrition spontanée.

— Écoute-moi. Demain, on ira chez mon garagiste et on verra s'il a quelque chose qui pourrait te convenir. T'attends pas à une Ferrari, hein ! Tu débutes, et rien ne dit que tu sois une championne.

Il reste à Fanny à lui sauter au cou, ce qu'elle fait conformément à ce qu'il attend. Il connaît un vrai instant de répit en lui voyant cette spontanéité si naïve. Court, le répit. Quand il s'installe dans une position confortable pour dormir après les effusions qui viennent en bonne logique clore ce moment d'émotion, elle accompagne son « Bonne nuit, mon gros loup » d'un coup d'œil si moqueur qu'il sent revenir toutes les affres du doute. L'instant d'après, la petite Fanny dort à poings fermés, son sourire ambigu attaché aux lèvres.

Par une éclatante journée de juin, l'année suivante, tous les copains de Bertrand et leur famille, endimanchés et discrètement ricaneurs, sont réunis à la mairie :

— Fanny-Edith Michelot, voulez-vous prendre pour époux Bertrand Goffic ?

Le oui de Fanny est retenu, conforme à la discrétion de la jeune fille sublimée par sa longue robe blanche. Le marié, lui, est grave, un peu coincé, même, diront ses copains qui ont peine à la reconnaître. Les kilos perdus ne le rendent pas plus élégant ; rétréci, plutôt ; vieilli, sans aucun doute. Il devrait arborer une mine réjouie et triomphante. Ce qui frappe l'assistance, c'est qu'il paraît plus suspicieux qu'amoureux, épiant les réactions de sa très jeune épouse, alors que la mariée sourit, gracieuse, à l'aise.

— Mais pourquoi tu fais cette tête-là, mon vieux ? Ce n'est pas le plus beau jour de ta vie ? Elle est drôlement mignonne, ta femme ! T'as tiré le gros lot !

C'est en plein voyage de noces, sur la plage de rêve, qu'il a pris une brusque décision. Serrant fébrilement une poignée de sable blanc entre ses doigts, il a affronté le regard de Fanny :

— Ma puce, on est mari et femme, maintenant. Tous nos intérêts sont communs, tu es bien d'accord ?

Elle a acquiescé gentiment, s'est étonnée :

— Où veux-tu en venir ?

— Dis-moi ce que tu as vu, cette nuit où tu es venue à la maison la première fois. Depuis cette nuit, je sens que tu me caches quelque chose. Explique-toi franchement. Tu crois que... enfin, tu penses que...

Il recule devant l'expression directe, bafouille...

— Je ne te cache rien, mon chéri. Cette nuit-là, j'avais trop bu, tu le sais bien, et je dormais. Si j'avais vu quelque chose, ce serait en rêve ! Même si j'avais des doutes, ce ne serait pas sérieux d'en parler.

— Mais tu as des doutes !

— Des doutes, ça n'a pas de valeur. Pour aller voir la police, il faudrait... je ne sais pas, moi, une photo d'aile cabossée, avec la date, ou tiens, une facture de carrossier. Là, ça prouverait quelque chose. Mais qui serait venu prendre des photos en pleine nuit ? Et tu n'es pas allé chez un carrossier : c'était l'accélération, le trou, tu te souviens ? Et puis je ne suis pas d'un naturel bavard. Et puis, comme tu l'as dit, on est mariés. Plutôt que de dire n'importe quoi, on ferait mieux d'aller se baigner...

La voiture neuve de Fanny, une citadine idéale pour une jeune femme active, fait crier les graviers de l'allée. Elle vient d'aller la chercher chez le concessionnaire à qui elle a laissé, comme une vieille défroque, la médiocre guimbarde offerte avant leur mariage par ce pauvre Bertrand. La Mercédès qu'elle jugeait encombrante a été vendue. Les ouvriers ont pris l'habitude de voir arriver la très jeune madame Goffic, flanquée du comptable qui note toutes ses remarques pour les transmettre à M. Goffic, pas disponible ce matin, comme hier, d'ailleurs. Les salariés acceptent cette situation : Fanny Goffic est jolie, simple, souriante. Même s'ils se sont vite rendu compte qu'elle était également très observatrice, ses remarques précises sont moins désagréables que les beuglements de son mari. L'ombre du patron plane cependant et ses lieutenants s'abritent derrière son autorité intacte. Le personnel n'a pas besoin de savoir que, depuis le début de sa dépression, Bertrand se laisse conduire par Fanny et le comptable, si compétent et si dévoué. De temps en temps, le patron fait mine de se mettre en colère, de taper sur la table, mais Fanny connaît la parade : un sourire, accompagné du fameux regard dont l'efficacité a fait ses preuves, quelques mots apaisants : « Ne t'énerve pas, mon chéri. Tu sais où ça te mène de perdre ton contrôle. Tu vas être bien raisonnable. Tiens, un grand verre d'eau fraîche et deux ou trois cachets, ça ira bien mieux après. »

Elle a écouté les conseils éclairés du comptable et s'initie efficacement au fonctionnement de l'entreprise. Elle a toute confiance en cet employé modèle, jadis formé par Bertrand. De plus, elle est sensible à ses trente-deux ans, son physique agréable, à la sympathie extrême qu'il lui manifeste et aux moments qu'il n'hésite pas à lui consacrer, en dehors de ses heures de travail. Il l'a conseillée pour le choix de sa voiture, pour ses placements personnels et même pour l'achat du grand chien joyeux qui jappe autour de Bertrand – « Tu m'as déjà dit que tu aimais les chiens... » – et qui justifie, de temps en temps, une allusion discrète à la « bête » bousculée sur cette route noyée de brume. Cependant, fidèle à ses principes, Fanny a gardé pour elle seule le secret de la cachette où photo et facture attendent une éventuelle nécessité. Elle n'aura sans doute jamais à s'en servir. Bertrand, dépouillé de tout ce qui faisait sa force, ne représente plus guère une menace.

Quand Madame Goffic repasse devant la brasserie que ni elle ni Bertrand ne fréquentent plus, si elle est seule, elle a un petit sourire de triomphe. Elle se revoit, « petite souris » inoffensive et soumise. En mesurant le chemin parcouru, elle se permet un court accès d'autosatisfaction bien qu'elle n'oublie pas la part du hasard dans sa réussite. En tout cas, elle se promet de garder présente à l'esprit sa règle d'or : ce qui se passe dans sa petite

tête réputée puérile n'appartient qu'à elle. Grand braillard menaçant ou galant conseiller, aucun n'aura jamais accès à ses moyens de défense secrets.

Très à l'aise au volant de sa voiture haut de gamme, Fanny, déterminée mais prudente, roule vers d'autres réussites.

FIN